

Auteur : WAKO

Source : <http://www.ebook-fr.com> ou <http://www.ebook-gratuit.org>

1750

CHAPITRE PREMIER

" CE QUI FUT "

Ca a débuté comme ça. Un petit matin pas en forme du tout. La ville éructait de sa nuit, empéguée qu'elle était de se décrocher la gueule. Le soleil étincelait comme un clavier, réveillait les premiers émois citadins. Les genoux, les articulations gagnaient de l'amplitude, d'autres craquaient, gémissaient. Le teuf-teuf de milliers de cœurs reprenait le rythme de croisière quotidien. Des muscles refusaient le combat, épuisés de toute une garce de vie. Il y avait déjà quelques remue ménages dans les méninges de ces bêtes savantes. Des neurasthéniques n'espéraient plus que l'aurore de leur fatigue.

D'autres n'étaient pas concernés par ces diatribes.

Ils dormaient.

Il s'extirpa de son lit à la condition seule de trouver ce précieux moment de paix matinale. Il se situe entre 6h45 et 7h02. Durant ce laps de temps, les compères sont affranchis de la connerie humaine. Il aimait alors déambuler parmi ces pierres vivantes. Contemplait les bouquets de visage alentour. C'était la rosée du bon grain. 7h03 et la sueur déjà suinte de tous les pores. Ils respiraient la bêtise, l'orgueil, la suffisance soldée, la méchanceté, et un peu toujours étonné d'être. Des teignes quoi.

6h46, il se calait à la terrasse de la plus ancienne torrédaction. La serveuse d'ici et d'ailleurs, métissé de milles fils d'ADN. Toujours le soleil se levait aux coins de ses lèvres ou de ses yeux. Aux milles continents, ces visages invitent aux voyages. Ce matin elle inspirait l'orient. Ce serait alors un café des îles. Sa dose de dopant se lovait dans cette faïence de tasse. Elle valait sans doute autant que son jus de vie. C'était le moment fort de sa journée. Après elle se poursuivrait sans lui. Elle vaquerait à ses occupations. Une journée comme la vie. Quelques friandises enrobées de taffetas, de papiers qui collent à la réalité. Une surprise avec beaucoup de papier journal, avec dedans, chouette, quelques amours. Ce matin encore il avait le moral bleu.

Il était né en 1954, avait grandi dans ce quartier de fraîche immigration, aux odeurs aux éclats de rires d'outre mer. Là se cantonnaient les souchards qui faute de grimette sociale se diluaient à ces étrangers. Il avait grandi accompagné d'un frère cadet. Son père de marine marchande ne faisait qu'escale dans leur foyer. Il était Simbad le marin. Ses seuls baisers occupaient la surface d'un timbre qui ornait les cartes postales du monde entier. Alors sa mère avait fini par fendre définitivement son cœur en deux. Le cœur dextre le sien tendre et chocolat. Le gauche celui de l'absent, cœur au vent vague à l'âme. Les touches and go de son mari avait fini par la voiler d'un pastel de veuve. Il ne gardait de son père qu'une odeur âcre de sueur, un silence de révolte. La proximité des gens de peu de sous l'avait arrimé au quotidien. Il s'était rempli de ses copains venus de tous les horizons. Ils avaient décidé dès leur première rencontre de rue, des mots à argoter, dès leur premier jeu de bille de leur économie, de leurs premières bagarres, des lois. Leur pays, leur ville c'était leur quartier. Aux relents d'aide municipale, aux colonies de vacances communales, aux centres d'aérations, sa jeunesse avait bleui. Il te l'aurait décrit avec mélancolie. Tu en aurais eu respect soudain.

A l'adolescence de ses ennuis, son père les largua définitivement. Un mot des plus con, tracé par un homme déjà emporté par une autre vie. Sagement tous trois resserrés, le rangèrent dans la cale de l'oubli. Cette ville malgré ses malheurs avait assez de courage et de pitié pour faire tenir cette mère debout. Des petits gestes des voisins, des petites invitations servies comme des improvisations, lui firent tout de même grand bien. Le vent finit de balayer la noirceur de son ciel.. Fichtre cela ne dure pas. Antoine son cadet, fut renversé par le 18, bus poussif et lourdingue, en ce mois de mai. Il gisait là, sur les pavés géants et anguleux. Une troupe de badauds l'étouffait de leurs réflexions d'abrutis. " C'est sûr, il saigne dans le ventre ". Son regard accrocha celui de son frère. Tendre, qu'il était. Une caresse, façon de s'excuser, de tirer sa révérence par l'élégance. " Ne lui touchez pas la tête. Sur le côté " criaient les empaffés. Il voulait être seul avec son frangin. Puis il y eut une agitation de son corps. L'angoisse sur son visage. La résolution. Myosis, mydriases immobiles, large et silencieux comme l'univers. Le petit frerot s'était fait la malle. Une putain de tâche rouge noire l'auréolait. Il le voyait s'échapper par ce liquide hémorragique, une marée de vie. Le sang prenait chacun sa rigole entre ces pavés trop durs. La sirène de la police, le gris de la fourgonnette. " Petit, tu le connais ? " "Oui, c'est mon frère " " Où est ta mère ? " " Je peux rester avec lui " "Petit désolé, il est plus là " Voilà la mort, une absence, une putain de porte sans sonnette. 7h03 sur sa Kelton d'enfant. Depuis il ne l'avait remontée. Il faudra qu'il la lui rende bientôt, très bientôt. Sa mère, ce jour là sut que la vie n'était pas pour elle. "De passage " qu'elle répétait toujours. A 16 ans après une scolarité qui ne le concernait pas, il travailla un peu à droite et à gauche, sur les docks, les marchés. Sa mère mimait le contentement. Elle ne croyait plus à tout ça. Elle vivait en automate, pas de frein, roue libre jusqu'à l'extrémité de sa vie. Lui flirtait avec la ville. Elle avait le teint blafard de ses boulevards. Dehors la canicule, dedans l'ère glaciaire. Il vivait mal. C'était le foutrac au fond de lui. Mais il croyait que c'était la ville. Un jour de grand vent, à décapiter un bien pensant, il s'engouffra

dans le bureau d'un poste de recrutement militaire. Un caporal lui raconta la douceur des voyages, l'adrénaline des combats. Il avait le teint halé. Pour lui, quelqu'un qui appréciait le soleil ne pouvait pas être foncièrement méchant. Il n'était pas convainquant mais convaincu. Ses médailles brillaient comme le reflet des vaguelettes de la mer. Leur cliquetis comme les clochettes des jardins japonais. Cling, cling, va pour l'armée.

Sa mère lui plia quelques effets dans une valise fraîchement achetée. Depuis longtemps, qu'il ne l'avait vu pleurer. C'était peut être pour faire comme tout le monde.

La première période fut les classes. Il changea de ville, toujours au sud. Cela lui changea de rythme ou plutôt lui en donna un. Au bout de trois mois, il partit pour un autre continent. Une rébellion quelconque et des accords autorisait cette petite virée belliqueuse. L'action, cela pourrait peut être remettre de l'ordre dans sa tête. Ceux d'en face jouaient en amateurs. Ils étaient peu farouches. Sitôt le régiment débarqué, la révolte s'était assagie. On partit à leur trousse. Quelques combats justifiaient le déplacement. C'est aux abords de ce petit village, supposé ennemi, que cela tourna au tragique. La région était parsemée de mines anti-personnelles. Il n'entendit pas les trompettes de la mort, mais juste le clic du détonateur. Défila à toute zingue les rudiments de cours sur les mines. L'expulsion de la mine en l'air, la fragmentation, les milles papillons métalliques. Le commandant fut broyé. Du rouge, du kaki partout autour de lui. Et l'odeur, d'abord, de graisse brûlée, de tripe et de merde. Ensuite le silence, c'est le moment fatal, où rode la mort. La poisseuse fait son marché. Faire silence, respirer lentement mais sûrement. Et puis les cris des camarades, assourdis lointains, par ses oreilles blastées. De l'agitation muette, le pronostic sur son trépas dans les yeux des brancardiers. La mort qui hurle rassemblement, pour une fois désobéir. Puis vint la douleur comme une tenaille. Il vit alors le fracas de sa jambe. Un bordel à faire pâlir un comateux. Ce fatras de muscle, qui dégouline de sang. Cet os bon dieu, qui prend l'air. Quel désordre, quelle bouillie. Il se souvient du brassard de l'infirmier. Cette croix rouge bien dessinée, bien droite sur son carré de blanc innocent. La perfusion, cette sensation de décoller. Mort, quitter la terre, non l'hélicoptère qui l'évacue. Il y eu cette tente kaki, et le vert plus clair du bloc. Le sommeil, puis plus rien. Au réveil, il avait perdu un peu de lui-même, une jambe droite dans la tombe à défaut du pied. La première réflexion, fut cette crainte. Comment allait-il faire pour n'acheter qu'une seule chaussure ? Il fut rapatrié. L'armée pour lui, c'était basta.

On lui para son moignon d'une belle prothèse CEE. On lui agrafa sa belle poitrine d'un petit soleil métallique. L'état beau joueur, lui octroya une pension invalidité. Paré comme un rentier il prit sa retraite, à l'âge où d'autres n'ont pas encore embauché.

Sa mère l'avait visité. Juste le temps de ne pas tromper sa ville, d'une absence.

Dans cette parenthèse militaire, il avait refourgué encore un peu d'illusion, un peu de trouille. D'une camaraderie trop tôt fanée, partie en charpie.

Il considéra que cette petite plaisanterie annonçait l'acte trois de sa vie. L'agence de vie lui avait tout de même concocté un sacré drôle de virée. Bientôt, il ne serait pas déçu de changer de croisière. Il quitterait cette planète avec un jugement réservé. Vie pas à conseiller.

De retour chez lui, on le questionna, le chuchota, et il reprit la teinte des jours qui passent.

La ville s'était réservée à lui, ne changeant ni de cris, ni d'odeurs. Il s'y lova de nouveau.

Rentier, il avait pas mal déposé de ses sentiments à la consigne.

Il s'était engagé une fois. Cela lui suffit. Il osa quelques liaisons avec des femmes autant de passage que lui. A force de ne point pousser ces relations, il n'en eut plus. Il laissa donc sa mère dans le choix d'être veuve ou mère, jamais grand-mère. Elle ne le lui avait jamais demandé. Les mots entre eux se faisaient rare, essentiels et bienveillants. Dans chaque question, recommandation, il y avait du concentré de sens.

Les années allèrent bon train. Mais est-ce bien là la vie ?

Le 2 juin, sa mère ressentit une douleur au ventre, qui la transperçait.

Elle laissa un peu plus dans son assiette. Si bien qu'elle ne fut bientôt que la moitié d'elle-même. Le 10 juillet elle était jaune comme un citron, pissait comme cognac, chialait du mastic. Son ventre bonbonne d'hélium, injuriait ses pauvres jambes de sauterelles. Elle alla rendre visite aux urgences. L'œil inquisiteur du scanner vomit un cancer du pancréas avec son cortège de métastases hépatiques. Son foie était constellé d'étoiles. Elle alla les rejoindre le 10 août. Ce jour il s'aperçut de sa présence passée. Il était rempli d'elle. On a beau dire qu'on est des milliards sur cette terre. Il y a très peu de gens qui gravitent autour de vous. Pour ne pas encombrer, il incinéra sa mère. Les gens sont très occupés. Les rentiers ne se le répètent jamais assez. Il fut seul, avec une voisine à porter son petit pot de cendre. La ville indifférente.

Après on négocie avec le temps. Pendant un an, il ne parla plus. Une économie de mots, seule la boulangère était payé d'un merci.

En 2000, par hasard, il calcula son âge. La vie l'avait mené à 45 ans. Il poussa ses promenades citadines un brin plus farouches.

C'est au détour d'une petite ruelle, qu'il la vit. C'était un magnifique coupé Bertone. Abandonné, voiture ventouse. La 1750 GT Veloce, une rescapée des 44 265 unités produites, entre 1967 et 1972. Rouge parée de cuir, volant de bois, cadran ronds. Elle fleurait bon les années soixante dix. Elle le méritait. C'est con une émotion pour une bagnole. Mais c'était mieux que rien. Il laissa un petit mot, releva le numéro d'immatriculation. Il n'avait peut être vécu que pour cette tire. Au début ce n'était qu'un désir. Et puis il fit plus souvent le détour histoire de voir. Il glissa son numéro de téléphone sous les essuies glaces. Rien. C'est là que l'histoire a du vraiment débuté. Celle que l'on conte de façon plus fournie, en adjectifs, détails. Les paysages prennent de la couleur, les visages des contours. C'était donc une petite ruelle, bitumée à la va que je te recouvre. C'était gris saupoudré de relent d'urine. Elle ne prétendait pas plus de quelques numéros déglingués, que seul le facteur savait déchiffrer. Les maisons et les timides immeubles y trempaient leur pied. Ils étaient aussi dissemblables que leurs humains d'entrailles. Le ciel était peu invité au plafond. La nuit volait le plafond aux quelques lampadaires. Les murs étaient scarifiés d'affiches

engluées dans un passé pas rajeuni du tout. Certaines invitaient au spectacle. D'autres déchirés, dévoilaient des furieux qui hurlaient aux urnes. Chienlit, la merde canine, puait comme celle de leur maître. Les jours de soleil tonitruant, les caniveaux ne rêvaient que d'évaporation, histoire de flâner de nouveau dans le plus haut. Coincé entre deux voitures qui n'avaient pas encore le charme fané, tout juste bonne à rouler, elle était là. Fardée comme pour une belle virée, le rouge du désir. Elle était légèrement dégonflée du bas des pneumatiques, mais sa robe était à bloc. Sous le capot les chevaux rongeaient leur frein, sûrs.

C'est simple et con, la vie. Simple car le moteur en est souvent le hasard. Con car peut être elle n'est que ça. Il s'assit sur un siège métallique, coupe fesse. Il commanda un alcool fort. Il voulait éloigner les premiers stimuli superficiels du banal. Passer la sixième, Caler dans son recarro, il se surprit à réfléchir de nouveau. Les idées déroulaient créant le temps. Il trouva de nouveau ce dernier long. L'impatience de son enfance le reprenait. Cette histoire agissait comme du lest. Il était moins pressé que tout cela, que son existence s'arrêtât. Croire qu'il y a des coulisses à cette scène. Quelle fumisterie, quelle prétention, de ce petit organe jaillit l'esprit, pris de panique, il se l'offre l'éternité. Metteur en scène et acteurs, on se mord la conscience. Voilà son moi le turlupinaut. Il se leva, rejoignit la foule, et s'y lova.

Toujours pas de réponse, l'impatience commençait à le tarabuster.

Il fonça chez le premier poste de police. Pour la description, vous allez qu'à visiter votre poste de police le plus proche. Un policier comme vous l'imaginez dorénavant, s'occupait à des papasseries niaiseuses. Ces formulaires vous campent un homme. Ils sont un bon para-connerie. L'œil hagard, presque d'un cerveau terra débila, vira sur son équateur. Après le rituel interrogatif, l'histoire fit honneur à son imagination. Il s'agissait de retrouver le propriétaire du dit véhicule, afin qu'il puisse l'indemniser d'un léger accrochage. Le policier lui glissa les coordonnées sur un petit papier plié. Il le fit glisser sous sa main sur le comptoir. Quand elle s'envola, il eu une petite pointe, un petit goût suave de bonheur.

Son nom le prit de court. C'était une propriétaire... Il essaya de l'imaginer, en se répétant plusieurs fois son prénom. Puis tenta de lui donner un âge, des intérêts, un métier, des passions.

Quand il téléphona il n'eut que le répondeur. Timide puis lassé, il gazouilla à la bande une myriade de versions de l'intérêt qu'il portait à son Alfa. Ce devait être l'oméga de ses soucis, elle ne le rappelait toujours point. Quel souci. Il débuta alors un affût. Il était 2h55, le nouvel insomniaque traînait sa nuit blanche. Il aperçut de loin que la silhouette de sa belle avait un accroc. Il s'approcha l'air débonnaire. Le coffre était relevé. Cela cassait tangiblement sa ligne. Autour personne, il se sentait des frissons du côté de son honnête. Il pensa au policier et fut purifié de cette noirceur. Un homme sortit de son antre. Il peinait à véhiculer une valise modèle XXL, qui torturaient deux micro-roulettes écrabouillées. Cela sentait le voyage sans retour. Cela froissait sa fibre de sédentaire. Il allait décrocher quand analysant la trajectoire de son homme, il fut convaincu que son point B était la dite voiture...

" Un coup de main ? "

" Non, non cela va "

" C'est votre voiture ? "

" Euh, non, c'est celle de Melle ..., elle était absente. Elle re..., revient demain. "

" J'essaye de la contacter, depuis une semaine, et ... "

" Ah, c'est vous, pour la voiture...C'est cela ? "

" Elle vous en a parlé ? "

" Euh, oui, c'est cela, m'en a parlé "

L'homme avait de la vache dans ses onomatopées. Les malaires saillants, délimitaient un visage allongé aux balconnets desquels sautillaient deux yeux bleus grossis par des verres de myope. Le nez long pincé soufflait sur une lèvre frêle furtive et rouge vineux. Le menton le rattachait à l'adolescent qu'il avait du être il y a 20 ans. Sa tête avait choisi son corps adéquat. Grand, sec, plutôt végétal, du saule pleureur plus que de l'olivier. Sa démarche empruntait de l'araignée.

Un han poussif, marqua le panier de l'homme araignée : la malle était dans le petit coffre. Il s'en sentit soulagé. Tout en discourant le corps programmé avait rempli sa tâche. L'homme délesté se trouva plus souple.

" Vous souhaitiez que je lui transmette un message "

" Oui s'il vous plaît ? "

" Dés que, dés que je l'appelle, la revois, je vous recontacte "

" Ou bien elle, non "

" Oui bien sûr, donc votre nom, votre portable... "

" Voilà, je vous souhaite une bonne fin de nuit... "

Un rien, pour s'émouvoir de si peu, il faut croire au peu de chose que l'on est. Heure noir bleuté, fin de nuit, début de matin, on pardonne à ces heures de si banales pensées. Il était heureux, excité. Le hibou, sourit, et s'envola dans sa demeure...

Il rêva à quoi d'après vous. Au contact frais puis vite chauffé par les passions de ses mains sur le bois du volant. Rappel de cet attouchement, sur le pommeau du bolide prometteur.

Cet événement l'avait comme débarbouillé, décroûté de cette attente sans fin. Il aurait pu se flinguer. Mais peu sûr de l'après, et surtout trop respectueux de la vie, depuis qu'il avait vu ses camarades s'envoler si vite. C'est pour eux qu'il poursuivait cahin caha mais vivant. Des soirs il aurait été tenté par le vide accueillant encadré par la fenêtre. Mais on ne sait jamais trop. Il s'imaginait déjà expliquer cette folie à sa défunte mère. Il ne voulait ni la décevoir, ni la froisser. Elle en serait morte une seconde fois.

Cette excitation, il l'a tint quelques jours. Le temps que l'impatience la lui lèche à grand coup de doute.

Chaque jour il traînait sa morgue du côté de la 1750. Et que la rue se marrait bien de le voir tapiner. Pas d'autre chose à faire, va bosser et rêver.

15 jours, d'attente c'est long. Il méritait que cela se finisse. Un coup de téléphone le délivra. Une voix de jeune femme douce à faire oublier le grave lui fixa un rendez-vous.

Ce sentiment d'approcher, on a chacun son Mont blanc qui pour le voisin n'est qu'une colline. Lui il s'était apprêté à ce rendez-vous. Son coiffeur avait été ordonné d'une coupe plus jeune.

Sa carlingue l'avait un peu bichonné. Faut être en accord avec les objets, dans le ton quoi ? C'est rendre hommage à ceux qui plutôt l'on pensait. C'est ne pas choqué celui-ci. Alors il avait enfilé un pat d'eph., dégoté une chemise Paul Smith, rajusté ses Ray Ban et gainé ses gants à trou-trous. Cette année les créateurs avaient chiffonné du côté des 70's.

Sans vouloir vendre la peau de l'ours, rare et cher, il s'était offert une paire de gants en croûte de cuir ajourné de cercles au niveau des métacarpo-phalangiennes. Il l'avait déjà en main cette tir. Il regarda ces petits cercles de chair sur le dos de ses mains. Cercle de vie, volant, pneu rondement mené le tour du monde. Peut être que le cheval était le meilleur ami de l'homme. Mais primo, était-ce réciproque ? Deusio, la voiture ne lui volait-elle pas le titre de meilleure amante ?

Sur ces bécotades suaves et surannées, il ajusta ses lunettes de soleil. Elles feraient la gueule d'avoir été tenu si longtemps éloignées du soleil.

Le bolide d'homme descendit ans les rues à la Fangio. Slaloma dextrement laissant les obstacles criards, goguenards mais pété d'indifférence, se cabra dans la dernière ligne droite. En se laissant dérapier ses talons, il attaqua la rue décidément trop narquoise.

Il ôta crânement son gant avant de sonner. 180 ° têtes droites, mata sa promesse. La voix douce le pria de monter. Autant vous dire que la vie que l'on est jamais assez préparé aux clins d'œil de la vie. Il ne s'était pas préparé à la situation. Il resta camper devant un être qu'il n'avait envisagé qu'en voix, en certaine vendeuse. Il avait oublié la conversation des bons usages des rapports humains. Il était pris d'une mortelle angoisse. Mais comme on n'en meure jamais tout à fait, il se laissa guider dans un salon et tenta de se planquer dans le canapé offert. La proposition d'un verre bien mérité lui laissa une trêve. Mais à défaut il se laissa envoûter par cette putain d'odeur d'encaustique. C'était tout lui, dans ces moments, ses para-stress le baladaient du côté du hors propos. Out, si les hommes passaient leur parquet à la cire exaltée par un soleil matinal, sûr qu'il arrêterait de se mettre sur la carcasse. Il y avait très peu de quiétude aussi intense. Mais il fallut qu'il décante les autres odeurs. Il infusa son esprit de cette sentence résumant l'existence de cette maison depuis la première brique en passant par les millions de repas, les incidents, les odeurs des locataires jusqu'à cette odeur d'alcool fort, qu'une plus que charmante voix lui faisait tintiller devant les narines.

" Mon ami de palier, m'a dit que vous étiez intéressé par Cécilia "

" Cecilia, non je viens pour l'Alfa... "

Cette remarque digne d'un empafé de maquillon de deuxième catégorie aurait pu lui valoir le total stock de cartons rouges. Les femmes beaucoup plus empruntes de la vie et de ses à côtés, ont moult difficulté à respecter la ligne. Pourtant bien tracé cette démarcation range d'un côté les humains et de l'autre le reste. Elle nomme donc les objets avec des prénoms. Quant aux hommes ils héritent de sobriquets, dans le mot, et voilà la liste des mon choux, mon canard...

Cet aparté devant l'émoi dont il fut soudain pris. Un sourire c'est l'aurore d'un visage. Là c'était plus que ça. Plutôt le premier matin du premier jour. Ses yeux bleus, son nez discret, ses cheveux ondulés, son front moyennement large, son menton rond pris à part n'avaient rien de transcendant. Là où on touchait de la beauté, c'était le tout rassemblé sur un corps souple svelte et sûr. Cela touchait de l'harmonie. De l'hésitation dans sa bouche, de la certitude dans ses mirettes, de l'expression dans sa silhouette. Elle paraissait plus gaie, plus vivante que son portrait figé, et encadré.

" J'appelle Cécilia, ma voiture ! "

" Certes, ah d'accord. "

" Vous savez, elle est ancienne ; Beaucoup de chose à revoir, vous êtes collectionneur ? Les sièges refaits il y a 10 ans. Dans quel état. Pas le temps de m'en occuper. Mais sentimentalement plein de souvenirs. J'ai honte, faudrait que...enfin donc intéressé. "

" Plus que cela. "

" Pourquoi pas vous m'avez l'air si accroché. L'homme que vous avez vu, mon ami est un voisin. Il vous avait repéré. Vous l'avez déjà dans le cœur non "

Et ce rire de nouveau, il se maudissait de n'avoir jamais eu de mémoire pour les blagues à 6 sous.

" Oui, c'est ça. "

Mais si elle avait vu la place qu'il était en train de faire dans son cœur. Il déménageait pas mal de rengaine. On passait de la chambre de petit rentier célibataire à celui de palace.

Revenons au carrosse.

" Vous seriez donc favorable de vous défaire de, de Cécilia ? "

" Laissez moi réfléchir, d'autant que j'ai perdu tous les papiers. "

" On peut se revoir. Je vous laisse le temps de, peut être au restaurant ? "

Il vida d'audace son fort alcool.

" Oui pourquoi pas, on se retéléphone, je vous raccompagne ? "

" Oui excusez-moi. "

Sur le pas de la porte.

" Bien au revoir, à bientôt "

La porte se rouvrit.

" Vous savez, vous avez déjà le look, pour la voiture. "

" Ah oui, merci "

La porte l'emporta, le privant d'un dernier sourire.

Il était heureux, triste et un peu con. Dans la vie on a jamais les fringues de circonstance, pas plus que la peau la gueule qu'il faudrait.

En bas il alla caresser la peinture de sa promise.

Mais il avait un goût plus particulier. Pas la satisfaction du futur achat, non comme un regret ou peut être du bonheur. Merde il l'avait déjà eu cet état, cette excitation, croyait le moteur mort. Au quart de tour fallait pas y songer se recadrer. La tête pleine d'elle qu'il était.

Le lendemain, il goûta un peu plus que de coutume à la chaleur de 10 heures.

Depuis longtemps son cerveau avait largué ses attributs sexuels. Las ils n'avaient plus que l'attribut fonctionnel.

Echoué, ses deux testicules et son pénis flottaient échoués à 10 000 du port du plaisir, qui l'avait tant agité, jadis.

Quelques images le titillaient ; comme une chevelure dépassant d'un intégral, les mollets pain d'épice d'une quadragénaire, tendu par une marche décidée. Les sourires des belles alentour, se faisait rares et n'exprimaient plus le rêve mais une compassion pour ce qu'il était devenu, un asensoriel sexuel. Un lobotomisé de l'aire sexo-motrice, un aphasique des mots tendrement chuchotés.

Dés le lendemain il se préoccupa d'aller rendre visite chez son coiffeur. D'ordinaire ce détour ne valait que pour la promesse à sa mère d'être toujours convenable. Lui il se désintéressait depuis lurette de cet art capillaire. Les bavassements de ces manières jouaient du ronflons propre à l'endormir. Il se disait que tous ces bipèdes finiraient bien par les perdre leurs derniers poils. C'était génétiquement écrit. Ils s'épouillaient de leur misère. Ressassant les mêmes rengaines à deux fois deux sous. Mais c'était le seul contact physique qu'il avait avec ses contemporains. Il ne fallait pas le bouder.

Ce lendemain en question le taciturne client osa une remarque sur le mouvement de sa mèche. Le quidam du poil fut d'abord surpris. C'était le genre de client insipide, pas difficile, si ce n'est à rire. Il avait du avoir la révélation, de l'importance de la mèche de la sournoiserie des épis rebelle. Bienvenu chez les " de quoi j'ai l'air ". Alors ce, " je connais mon métier " baissa les ciseaux et se rendit à l'évidence : cette mèche rebiquait bien un peu trop. Et dans une arabesque, fruit de la calligraphie des plus orientale à la volupté de lavande, il trancha nette la question en coupant l'objet de la discorde. Vaincu les cheveux capillaires furent ramassés par un balai esclave. Grossièrement il s'aperçut que le blanc l'emportait dorénavant sur le noir. Le client prince à la chevelure royal fut raccompagné pour la première fois, au porte du palais.

Le quidam nouveau revenait à la vie. Il muait, perdant sa peau de chagrin. Le cœur plus chaud, le corps délicieusement flatté par un soleil matinal. Au coin de la rue on lui adressa l'épreuve du retour de l'expatrié. Deux congénères s'alpagaient pour une sombre histoire humaine. Les deux cerfs en étaient au rut. D'habitude il fuyait ce genre de scène animale, méprisant les badauds parieurs. Mais là, d'un pas boitant, il alla s'interposer. Il put mesurer que sa forte stature pliée légèrement par les années n'avait rien perdu de son intimidation jadis. Les deux compères au visage bouffi de colère furent satisfaits de cette trêve. Ils se détachèrent englués par les injures familières.

Puis il s'encanailla à descendre l'artère principale, pour prendre le pouls de cette ville humaine retrouvée. Il alla voguant dans cette marée, de grandes petites blondes, brunes. Il sentait jusqu'à leur haleine, s'enivrant des rires, se gorgeant de bribes de critiques, de petites joies de consommateurs. Il poussa à s'asseoir à la terrasse d'un café. Un alcool fort lui fut servi, transparent et limpide. Il se pourlécha alors de tranches de vie servie par ses voisines inquiètes. Elles décrivaient le drame d'une de leur connaissance la montant au nu par une compassion répandue, ; Pour mieux la descendre par des reproches à demi mots, et puis à pleine rancune. Et l'amie plainte soutenue par un verbiage de charité agonisait alors dans leurs critiques sanguinaires. L'estocade la foudroya, par cette phrase aiguisée " N'empêche, elle l'a bien cherché ! ".

Alors ivre de cette humanité fermentée, il reprit la rue.

Il attendit une semaine, rêvant cent fois à sa futur acquisition. Il fit mille fois le tour du monde à bord de son rêve.

Mais jamais il n'était seul. Toujours ce même co-pilote. Il lui téléphona donc.

" Bonjour, je me permets de vous recontacter pour la, enfin Cécilia... "

" Ah oui, écoutez j'ai bien réfléchi, je lui ai fait une petite toilette. Si vous voulez ce samedi, on peut se rencontrer. Si vous voulez tout de même l'essayer ? "

" Oui, à quelle heure ? "

" A l'heure des promenades bourgeoises, 16 heures cela vous va ? "

" Oui très bien, parfait...A samedi donc."

Dés qu'il raccrocha les secondes ne s'égrenèrent plus qu'à la vitesse des minutes et puis des heures. Cela lui rappelait ces heures languissantes traînantes et ironiques, qui lui faisaient toujours reculer le retour de sa mère.

Costumé plus light et fashion, fébrile, il sonna à l'interphone. Ce premier contact de la voix le ramena à de la douceur, à du confit de vie. Il ne savait plus réellement si la voiture était l'objet de sa visite.

Elle descendit. Elle était fraîche légère et sans pareil.

Elle lui tendit la porte clé. Au bout pendait le blason de la marque milanaise. La croix des croisés histoire du passage du raid pas très catholique du X^e siècle, et le dragon-serpent dévorant un enfant., le tout auréolé d'une couronne de laurier marquant la première victoire de la marque. Il lui ouvrit la porte. Et il se logea dans ce fauteuil de cuir ajouré sur le côté. Comme un pilote, il caressa des yeux l'intérieur de la belle. Sa rétine était empourprée du bois du tableau de bord. Ses deux grands cadrans circulaires tachymètre et compte-tours, dont la zone rouge commence à 6300 tr/mn. A droite, deux cadrans de plus petite taille, température et jauge d'essence douillettement inclinés vers sa personne. Le baroque de ce chef d'œuvre ne pouvait qu'être italien. A pas même 25 ans, sous le sigle Bertone le jeune Giorgetto Giugiaro avait dessinait ce coupé. Il tourna la clef...

Alors il ressentit la vie dans cette mécanique. Ses mains communiant sur le volant bois siglé " Hellebore ", était à l'unisson de ce monstre. Le chant tenait du soprano. Il tourna le volant assisté de son seul vouloir. Il était en prise direct avec les roues 15 pieds, avec le pavé, avec la vie. La véloce soufflait de ses 4 cylindres en ligne, ce chant mélodieux enraciné dans ses doubles arbres à cames en tête. La belle roulait à deux cœurs quatre poumons. Et cette odeur, le replongeait dans l'année 1968, une voiture à voyager dans le temps. C'est en passant la quatrième de la boîte de vitesse presque horizontale qu'il frôla la jambe de son co-pilote. En passant la cinquième au vent filou souleva sa robe légère à fleur dévoilant une jambe à la ligne pure, à la courbe élancée, au ton caramel et au goût... Houps, ce pourléchement hâtif fut asséché par un sérieux virage. Il se ravisa et rétrograda en quatrième, puis en troisième au son du moteur en haleine, il comprit qu'il était dans la nacelle d'une certaine attraction. Il reprit en main le court levier de vitesse, dur comme son entrejambe. En quatrième il l'invita à abuser d'une de ses hypothétiques libertés nocturnes. Elle acquiesça avec un sourire de Joconde. Il était heureux. C'était la dolce vita.

A la fin de cette virée, il lui confirma son souhait. Ils remontèrent, à l'appartement. dans les escaliers odeur d'encaustique et de choux-fleurs pugnace, ils croisèrent le voisin. Celui-ci sembla ravi. Il se retrouvèrent tous trois à fêter cet achat et vente autour d'un liquide alcoolisé.

Grisé par l'acquisition et par ce sentiment qu'il croyait à jamais éteint, il les quitta. C'est con l'amour, cela vous prend vraiment comme des hémorroïdes, douloureux, lancinant et démangeant.

Le restaurant où il la mena se demandait combien de temps il allait encore devoir rester accroché à ce rocher. Pour l'instant du haut de ses 100 mètres, il gavait les clients d'un panorama à vous déchirer la rétine. L'ambiance y était velours. Des petites bougies palissaient devant le maître coucher de soleil, sur les tables de deux. Ça clinquait le romantique à deux sous. Mais ce soir plus rien n'avait de ridicule. Si ce n'est de ne point être avec elle. Elle transformait le paysage, de sa démarche gracieuse, de ses gestes à peine amorcés. Des myriades de fois qu'il avait côtoyé ce rivage. Un seul être vous manque, et tout est déglingué. Il firent rapidement l'échange des papiers et il tint enfin la lourde clé de son rêve. Mais là n'était plus l'essentiel.

Les mots se lassèrent bientôt, ne s'écoutèrent plus. Alors commença la fusion des cœurs, le big bang d'une historiette dont la terre aux quatre points cardinaux se gorgeait. Pendant un soupçon, il eut honte de sombrer. Il se rappelait les raies du soleil, qui enfant, obliquaient sur le parquet puis gisaient en une flaque de lumière. Ils révélaient des milliards de poussières. Il sentait cruellement qu'il était l'une d'entre elle, con parmi les cons. Mais son hémisphère gauche, le pragmatique dut capituler pour son voisin de droite, l'émotionnel.

Le menu fut des regards, des sentiments et des affleurements. Statistiquement, ce genre de veillée romantique, finit dans 25% des cas en une communion charnelle. C'est ce qu'il advint. C'est bien le seul exercice qui mette en émoi tous les sens. Les yeux au corps élancé rebondi aux fesses, prennent du relief aux seins, se perdent dans les yeux, la main puis le corps, qui s'offre en texture la douceur et la chaleur, l'odeur des cheveux, des sucres du désir, la langue qui noie, l'oreille qui perçoit les petits mots sauvages. Puis vient l'abandon la stricte survie l'apeuré coït. Et le ressac dans un lit taché, froissé et repu. Il la regardait. Elle était belle d'avoir aimé. Les chiennes de minutes, d'heures, de jours, d'années valaient toutes bien ce moment précieux et éternel.

Au petit matin, il repartit, fier d'avoir renoué.

Les quinze jours suivants sont strictement personnels. Ils sont vos jours heureux.

Ils écumèrent de bonheur. Le rentier boiteux n'avait pas beaucoup insisté pour qu'elle prenne ces jours de congé maladie.

Ils cisaillèrent les routes, firent beaucoup l'amour. Doit-on poursuivre la route au paroxysme du bonheur ?

Le samedi qui clôturait cette saison, elle modifia un peu son entrain. Elle organisa un repas avec son voisin.

" On lui doit bien ça ", lui dit-elle.

Il ne souhaitait ouvrir son bonheur à autrui. On devient de ces fois mesquin de ses petits sentiments.

Tout le ramena à la réalité. La tronche séborrhéique de l'acolyte, qui passait son temps semble-t-il à transporter des objets, de son appartement à sa cave ; Un vrai déménageur.

Il avait autrefois envisagé une carrière de comédien, puis s'était ravisé. Employé dans une agence d'assurance, il était rentré aux impôts, comme on rentre dans une secte. Les gens ne le dévisageaient que de questions ayan trait au miracle de la défiscalisation. Il en souffrait. Il fallait qu'il fasse grand effort pour se montrer autre. Et c'est vrai, qu'il semblait avoir de l'ambition. Il avait gardé ses rêves d'enfants, d'îles au magot. Il était somme toute moins lâche que lui. Il tenait bon.

Il burent plus qu'on ne doit. Les idées étaient floues. La bouche ne répondait plus à sa fonction. Elle seule grave et sérieuse, était tendue. Il se souvint de son baiser comme d'un au revoir. Le percepteur était tout transpirant, excité. Il perdit pied...

Un vent léger vint le réveiller, il était dans la 1750, côté passager. Il fut surpris du silence alors que la voiture filait à bon train.. Les phares étaient allumés, la route, les bandes au sol, et puis la chicane. Il était sur la route côtière. Il y eut le bruit de ferraille, strident, la pluie des débris de verre, l'explosion du pare-brise. Alors il eut comme présent le vent iodé du large rehaussé d'une odeur de bois brûlé. Le temps avait fait une pause. C'est la cigarette des condamnés, l'adieu aux armes. Ces minutes sont des heures. Il n'y a que ceux qui s'en vont qui pourraient vous le raconter. Il se régala donc de ces odeurs de fumée. Toute sa vie il avait été saisi, touché par celle-ci. En cet instant il comprit. Il se voyait en classe. L'instituteur lui montrait de son index savant les rayons d'un tronc d'arbre fraîchement coupé.

" A chaque cercle, une année " prophétisait-il.

Voilà c'était simple, le bois brûlé, c'était l'odeur de la vie passée, des amours, des souffrances. Au fond de lui il n'avait jamais été insensible.

La voiture répondait aux lois de la cinétique et saluait dame pesanteur d'une courbe descendante. Il se tourna vers la gauche, qu'elle se sauve !.

Il lui fut accordé alors trois pensées :

1/ Que c'était une chouette façon de mourir, là dans un cercueil pareil.

2/ Qu'il était bon de mourir au sommet d'un tel bonheur. Et qu'il avait bien fait d'attendre toute une vie pour cette conclusion.

3/ Que sa bien aimée paraissait déjà morte.

CHAPITRE SECOND

" CE QU'ON CROIT "

Cela a commencé comme cela. Au fait je suis comédienne. Non pas de celle qu'on se gargarise de connaître. Je suis plutôt du genre second rôle. Je suis né à L.. Mon grand-père était prince de Russie. Il crut d'abord aux bolcheviques. Il dirigea alors sa fougue à la tête d'un régiment de cosaques repentis contre les blancs. Mais trop de sang versé, cette confusion des révolutions, une fois la détente puis le canon vous fait face. Rouge, blanc, il avait fui vers une vie plus rose. Il avait quitté sa patrie, emmenant sa famille, de cinq enfants. Il avait débarqué dans ce pays. Il avait ouvert un restaurant russe. Il avait développé l'élevage d'esturgeon. Ma jeunesse fut aisée, tartinée de caviar, de légende russe. Quand vint l'orage de la seconde guerre mondiale, il perdit un à un ses quatre fils. Deux sur le front russe, en 1943, contre les soviétiques, un comme espion, en Espagne et le troisième en Italie à Monté Cassino. La vie lui octroya sa fille, ma mère. Dès lors les chants slaves languissant ne cessèrent de couler dans ses vaisseaux. La nostalgie lui était devenue une seconde peau. Le destin lui devait des comptes. Nous fûmes ses cinq petits enfants, quatre garçons et une fille. Mes frères accaparèrent l'attention sur les études. Je fus libre à loisir de voguer là où bon me semblait. Je mis cap sur une école de théâtre. C'est là que je l'ai rencontré.

Nous formions dans le groupe une petite bande plus resserrée. Il en était le meneur, enfin je crois.

Il était grand aux yeux bleus, maigre. Sa démarche était toujours chaotique. Il savait qu'il n'aurait jamais le premier rôle dans " cette chienne de vie de chien ", s'amusait-il à répéter. Son rêve c'était les îles. Il voulait être entouré du monde premier, et il riait de façon stridente.

" Je veux être entouré de la mer, ce vagin de l'humanité ! "

Il était tenace. C'est, je crois après un cours d'improvisation, qu'il avait eu cette idée.

" Et si la vie nous la jouions comme une improvisation ? " avait-il déclaré solennel.

Ce jour là nous étions en face du cours.

" Supposons que nous ne soyons que l'aboutissement d'un formatage. Que par faiblesse, nous ayions décidé de réactions, d'idées une bonne fois pour toute choisies. Et si nous changions le programme. Non pas seulement sur la scène, mais dans la vie. Tiens prenons désormais la vie comme estrade. Le temps d'une comédie. Changeons notre logiciel personnel. "

Mais les paroles sont souvent plus courageuses que les actions. Il le savait. Il ne pouvait l'emporter sur notre scepticisme qu'en gagnant une bataille.

" D'accord fit-il, j'efface que je suis un brillant élève de cours théâtral. Je suis fils d'un riche industriel. J'ai fait des études dans la meilleure école de commerce. Je suis maintenant producteur. " Tout le monde lui demanda alors un petit boulot.

Mais le lendemain, alors que nous sirotions une boisson, un personnage vint s'asseoir une table à côté. Il semblait prétentieux, était vêtu comme un bourgeois, attaché case. Les cheveux étaient gominés. Il devait avoir la trentaine. Ce n'est que lorsqu'il se rapprocha, que nous le reconnûmes.

" Bonjour, je suis A K, producteur, et je cherche une jeune troupe. Vous connaissez ? "

Le rire général l'interrompit. Mais ce n'était qu'une première charge.

" Je souhaiterai investir et ... "

Nous le fustigions. Alors il nous regarda vraiment surpris. Il tourna les talons et fila droit vers la banque d'en face. Cela dura 1 heure.

A la sortie, il vint nous retrouver.

" Voilà, sur ma bonne fois et comme l'on ne peut refuser de prêter aux riches, voilà un investissement qui sera suffisant pour financer une troupe de théâtre pour 6 mois. "

Ce jour là débuta alors notre petit jeu de déformatage. L'un trouvait le personnage, l'action et le lieu. La durée n'excédait jamais plus de 15 jours. Le début était toujours notifié par un " Comédia del vie " crié à tue tête.

Pendant les années passées au cours, nous avons pratiqué ce jeu. Nous jouâmes plusieurs rôles. Le premier, que j'eus à endosser fut celui de contrôleur dans un train de nuit. Une fois le costume trouvé, nous prenions quelques informations sur les différents personnages ou métier. En quinze jours je parcourais des milliers de kilomètres. On se prenait vite à son personnage. A l'issue de chaque expérience, chacun devait réaliser un résumé, pratique mais aussi des sentiments que l'on avait reçus. Et à dire vrai, nous changâmes beaucoup d'opinion sur les personnes qui ne gravitaient pas dans notre milieu. En bien , d'ailleurs, la critique passée se faisait plus tendre. Ce premier rôle me plut donc. C'était le premier. Mais surtout il y avait cette atmosphère des trains de nuit. L'on résonnait au rythme des saccades des rails. On se sentait, juste le temps d'un voyage appartenir à la même galère. Ce n'était plus le jour, un vague relent de la froide réalité, et déjà le sommeil. Les gens nous confiaient ce qu'ils avaient de plus précieux, leur vie endormie. Le cœur joyeux du défi, mais l'âme en berne, je quittais ce premier rôle. Chacun prit son tour. Et l'on rentra dans les entrailles de plusieurs professions : chauffeur de bus, caissière de péage, policier, bénévoles, vendeurs à la sauvette, féministe, écologiste, jardinier, amant, amante... Très vite nous fîmes le tour des sociétés d'intérêt. Nous étions de cent visages, diplômés de mille écoles. Le plus dur des fois, c'était de feindre auprès des collègues. La veille du jour de la fin de la comédie, certains avaient un peu pénétré votre cœur. Mais il fallait couper les ponts, les fils d'arlequins. Le rideau tombait. Et on pensait souvent au public qu'on laissait derrière nous. Après deux ans certains s'acquittaient très bien de ces supercheries. D'autres le formulaient comme un formidable entraînement de jeu. C'était professionnel. C'est lui qui a été touché le premier. Son avant dernier rôle avait été celui de rentier. Dans le nouveau quartier, qu'il avait choisi comme décor, il était un jeune rentier. Issu d'une grande dynastie d'importateur de cacao. Très vite, on l'avait invité dans des soirées bourgeoises. Il contait alors la chaleur humide des îles, le vert tranchant de la végétation touffue habillant les montagnes de ces lieux paradisiaques. Il était devenu l'invité du moment, la touche exotique, le piquant dans la morosité. Il avait alors enfreint le règlement N°1, : ne jamais dépasser 15 jours. On hésita à lui rappeler. C'était tout de même l'instigateur du jeu. Et puis la troisième année sonnait la fin de nos études. On lui octroya un peu de rêves. On était surtout revenu de plein pied dans le monde de la réalité, le concours frissonnait à quelques encablures. Il l'abandonna. Mais des fois, même avec nous, il nous rapportait quelques souvenirs de ses îles imaginaires. Il voulut pour conclure, endosser le dernier rôle. Il fallait un métier qui soit à l'opposé du rentier. C'est moi qui proposa inspecteur des impôts. Cela me paraissait le frère ennemi du rôle précédent. L'on avait déjà envisagé le risque que l'un de nous s'entiche d'un collègue. C'est ce qu'il lui arriva. Au bout de quinze jours et si près du concours... Il sortit d'abord que c'était une honte ce que certains contribuables pouvaient gagner comme fortune. Et puis il nous parla d'elle. Belle d'entre les belles. Alors il confondit une mission de redresseur de fisc et l'amour pour un agent des impôts. Personne n'eut le courage encore une fois de dévoiler la supercherie. Deux jours avant le concours il partit sur une dernière boutade " Artiste, j'irai cracher sur vos déclarations ". Nous rimes. Ce fut la dernière fois que nous le vîmes.

Nous eûmes tous notre diplôme, sauf lui. De la compassion à l'oubli, nous nous lançâmes dans nos carrières. Elles furent diverses. Une seule de nous est connue de vous. Sans revanche aucune, je peux témoigner que de notre groupe, elle n'était pas forcément la plus douée. Elle était timide, délicieusement gamine et menu. Elle était de l'air du temps, dans le vent. Je n'ai jamais été voir un de ses films. Par peur, peut être que les rôles qu'elle avait joués dans notre passe vie passée m'avaient suffi, diététicienne, maître nageur, guide touristique, inspecteur d'auto école, arbitre de tennis, hôtesse de l'air, poissonnière, oui je crois que j'en oublie. Pour ma part, je vivote de second rôle, et de caviar. Le groupe ne se revit jamais. C'est cruel, de se rappeler que l'on était parti de la même ligne de départ, et que les lignes d'arrivée n'étaient pas les mêmes pour tout le monde. On avait de loin sans chercher des nouvelles des autres. Certains avaient changé totalement de direction. L'un était infirmier, l'autre bûcheron au Canada. Peut être avait-il pris le goût d'un autre métier lors de la Comédia del vie ".

Il y a 15 ans, alors que cela faisait neuf ans que l'on s'était séparé, j'ai reçu un coup de téléphone. Plutôt un cri :

" Comédia del vie ".

De suite j'ai reconnu sa voix. Le vertige, la peur puis la curiosité.

D'abord les nouvelles et puis cette question pourquoi avoir disparu, avoir tout abandonné ?

Sa voix fut alors plus claire, rocailleuses comme un fleuve qui charrie des volumes de troncs.

" Pour le sentiment contre lequel, on ne peut rien, si ce n'est s'engloutir. T'en souviens-tu de mon dernier rôle ? "

" Oui, c'était inspecteur des impôts, le plus triste que tu es endossé. "

" Il me colle toujours au dos, vois-tu. Lors de cette comédie, je suis tombé, j'ai été amoureux. C'est un état dans lequel on ne doute plus. Dans l'objet du cœur, il y a ce désir de possession. Je me suis abandonné pour mieux me l'approprier. "

" Tu es mariée alors, des enfants ? "

" Non, le moins que l'on puisse dire, c'est que ce sentiment mérite d'être contrôlé. Elle s'est affranchie de moi avec un intermittent du spectacle. Tu vois à défaut, je suis un intermittent du cœur. "

J'avalais tout ce que j'entendais comme d'abord un goinfre d'inédit, de contradictoire dans cette vie. Mais bien vite je ne pus digérer ce plat. J'avais la nausée. Mais il y avait encore le digestif. Il reprit.

" Veux-tu que l'on rejoue ? "

" A quoi ? " répondis-je étonnée.

" A notre jeu. "

Depuis tout jeune, j'ai toujours essayé de constituer des groupes. Il y avait en outre le groupe des gens qui arrivaient toujours à leur fin et les autres qui couraient après. Au temps de la vieillesse, les premiers parlaient de ce qu'ils avaient fait. Les seconds de ce qu'ils auraient souhaité faire.

Il appartenait au premier groupe. Peut être que moi au second. La force des premiers, c'était la faiblesse des seconds. Je n'avais rien d'autre à faire ? Je voulais le revoir. Cela me donnait une petite longueur d'avance sur nos copains d'antan.

" Quel est le rôle ? "

" Tu es belle brune aux yeux verts, comme toi. Tu possèdes une voiture dont tu veux te défaire. Tu tombes amoureux de l'acheteur. Tu disparais au bout de quinze jours.3

" Je débute quand ? "

" Dans trois jours "

" Ok ".

Un jour après, je recevais un dossier. Il me demandait de ressembler le plus possible à la femme de la photo. Elle était belle. Elle souriait sur les premières photos. Puis c'était la tristesse. J'ai de suite pensée que c'était son ancienne amie. Le but était sans doute que je mette la zizanie dans le nouveau couple. Il faudrait que je sois bonne comédienne devant l'intermittent du spectacle, acheteur de voiture.

Comment né l'amour ? C'est à quoi je pensais dans le train qui me tirait vers ma nouvelle scène. Dans notre cours de théâtre, notre maître nous avait souvent dit que pour comprendre le fleuve, il fallait connaître le torrent. Pourquoi un homme et une femme s'aiment ? Etat de réception particulière, fréquence de résonance propre ? Car une fois que les signaux entres deux êtres s'affichent, dans le jeu de la drague, que se passe-t-il ? La voix, les odeurs, la gestuelle, l'état biologique d'excitation, N'est-on qu'un écran sur lequel, le partenaire assis en face projette l'idée du compagnon idéal, Envi de fuir, recherche d'un équilibre ? Mais toutes ces questions n'étaient là que pour masquer le grand méchant loup du tract tapis au fond de mes angoisses. Merde, il faudra que je joue dare dare et nickel.

Il vint me chercher sur le quai.. Au loin, il paraissait insipide. Comment avais-je pu me laisser embrigader dans cette guerre qui n'était point la mienne ? Mais dès qu'il prit la parole, ma présence ne faisait plus aucun doute. J'étais vraiment du deuxième groupe.

La première nuit, il m'installa chez lui.

Le lendemain, il me proposa l'appartement de sa voisine. Elle était partie pour un mois. Il me dit que je n'avais pas les fringues adéquates pour le rôle. Il me pria de prendre aussi les habits de sa voisine. La première nuit seule chez une inconnue, je fouillais les entrailles de ce logis. Je découvris les photos d'une jeune femme. Celle à qui je devais ressembler. Quelle drôle d'histoire. Comme on les aimait il y avait 9 ans.

L'entrée en piste a débuté par un coup d'interphone. J'ouvris ma porte. Il était là. Grand, vêtus comme dans les années soixante dix. Il s'était gouré d'époque. Il boitait si peu, et s'en excusait par un minimum de déplacement. Il s'économisait. Il était intimidé. J'avais le dessus de la supercherie. Depuis la cuisine, je l'observais. Il était blessé. Je ne pouvais dire à quel groupe il appartenait. On avait l'impression, qu'il avait eu son compte de vie. D'où une certaine sérénité, sa peau bronzée sentait le détachement, la farniente justifiée, loin de l'oisiveté. Ses gestes n'étaient pas économisés, non plutôt pleins de générosité. Ce n'était pas un intermittents du spectacle. Ceux-la jouent toujours un rôle. Et quand ils n'enont plus ils jouent leur propre rôle. Voilà lui c'était un intermittents de la vie.

Gênée, nous parlâmes surtout de la voiture. J'étais supposée vendre une voiture. C'était une italienne, une Alfa Roméo. Un vieux modèle, il ne dépareillerait pas, lui, dans cette tire. La veille, il me l'avait montré. En rentrant dedans, j'avais eu cette odeur, Elle me vivifia d'un coup de jeunesse. Comme une porte mal claquée, je ressentis les moments de départ en vacances avec mes parents, dans ces vieilles voitures qui sentaient le cuir, et nous brûlaient les cuisses. Et puis il y avait le contact avec le volant en bois.

Dés le départ cette voiture lui était acquise.

Le scénario était banal. Invitation au restaurant. Il avait changé de look. Il s'était dégrassé. Surtout il souriait. Comme s'il reprenait son souffle ? Cela dura quinze jours. Ce qui m'étonnait le plus c'était sa présence dans le présent, il semblait entier et solide. Il ne se retournait jamais, sur le passé, ne faisait jamais de plan sur la comète. Peut être était-ce son étoile, sa grande ours. Sa jambe c'était un accident point. Il ne travaillait pas, c'était comme

ça. Il m'a aimée peut être. Moi je doute encore. Il reste profondément en moi. C'est une force.

La veille de la tombée de rideau, Frédérique s'est invité chez nous, nous avons beaucoup bu.

Le lendemain, j'étais seul dans le lit. Frédérique était là au pied.

Il m'a félicité pour le rôle. Il a murmuré : c'est fini. Il m'a raccompagné au train.

Cela fait quinze ans. J'ai toujours ce goût amer dans mon cœur. C'était le jeu. Cette histoire me semblait mieux ainsi. Les scripts à rallonge vous pourrissent la vie. Je voulais pour une fois être plus fort que lui. Il avait failli lors d'un jeu, sacrifiait sa carrière pour ce sentiment qu'est l'amour. Mais lui qu'est-il devenu?

6 mois après j'ai reçu une carte de Frédérique. Un grand merci recouvrait toute la surface de la carte. Elle venait des îles.

J'ai essayé de le recontacter lors d'un passage de notre troupe de théâtre dans la région. Il avait déménagé. Il avait disparu. Je l'ai recherché au niveau national. Il avait disparu. Quel rôle pouvait-il bien jouer dorénavant ? Etait-il encore accroché à ses îles ?

CHAPITRE TROISIEME

" CE QU'ON CROIT QUI FUT "

Tout a commencé comme ça. C'était un jour de garde. En tant qu'interne de médecine, je partais pour 24 heures de porte aux urgences. C'était la fin du stage. On se sent un peu plus sûr. La souffrance a un peu moins ce sourire narquois. L'on s'éloigne comme une compagne, qui une fois avoir statué de l'urgence est obsolète après avoir été insupportable.

J'ai toujours aimé les 22 heures. C'est une heure de repos, avant les urgences nocturnes, œdème pulmonaire,

tentative de suicide, urgences psychiatriques, et les infarctus et accidents vasculaires cérébraux du petit matin. Le temps suspend son envol. Les voix se font chuchotements. Les néons n'envient plus le soleil mort. Il reste les odeurs, de sang, de sueur et de souffrance. Il flotte vainqueur des effluves de désinfectant. C'est la paix des plaies et des blessures. A ce moment, après avoir chahuté et carabinisé avec les confrères et collègues, j'aime à m'isoler. Car en fait on a la tête qui résonne encore des affres de nos contemporains. Dysfonctionnement du corps, mais aussi avatars sociaux. De cette misère, des confidences à peine audibles, on peut douter confesseur, de cet animal qu'est le genre humain. Et puis, cette lueur dans le regard, qui ressemble à un merci. Aider les gens à passer le guet de ces mauvais jours. Artisan de cette matière qu'est la pâte humaine, il me vient des fois des dégoûts mais surtout une joie immense. A ces moments précieux, l'on entend souvent un " S'il vous plait, s'il vous plait, il y a quelqu'un j'ai mal ou j'ai envie d'uriner, a-t-on prévenu ma femme, mon mari, qui s'occupera de mes animaux... " .

"C'est un s'il vous plait jeune homme " qui m'avait attiré. La fine brune aux yeux verts la cinquantaine avait le port altier engainé qu'étaient ses cervicales dans une minerve menaçante. C'était mon collègue qui l'avait reçu. Un traumatisme cranio-facial, enfin c'était l'accidentée de la voie publique du box 3. Deux passagers, une seule survivante.

" S'il vous plait "

" Oui, oui j'arrive, qui y a-t-il, "

" J'ai soif "

" Non madame, pour l'instant, il ne faut pas boire. Je vais vous humidifier les lèvres, si vous voulez ? "

" Merci, vous êtes gentil. "

" Vous n'avez pas trop mal ? "

" Il est mort, n'est-ce pas. Dans l'ambulance, j'ai entendu le médecin en parler à l'infirmier. "

" Je ne sais pas madame, reposez-vous ". Cela ne changera pas grand chose. "

Ces mots, ces conseils fumistes, moi comme les patients l'on sait que ce n'est que foutaise. Mais un silence serait trop cruel. Ces mots sont des ronflons pour bâillonner la trop cruelle vérité. Oui il est mort. C'est con. C'était une superbe soirée d'été. Leur corps avaient encore soif et faim de leur chair, de leurs caresses. Et puis on n'était pas prêt. Pas tout réglé. En prime, la mort lui avait tourné le remord dans son abdomen grand ouvert, et ce sont ses tripes qui avaient fui en premier. Plein la voiture, et le sang dégueulant sur son dernier effet vestimentaire, qu'on aurait pleuré une heure avant devant une béate tâche. Zip la conclusion du sac plastifié mortuaire, sous cellophane le morceau de barbaque, et les sentiments, écoulés dans le sang. Encore un peu de souplesse, et puis la souplesse du corps irait gagner une autre glaise vivante à naître. Raide et froid, le corps direction la chambre froide.

Alors voilà, même si on savait, on mentait en vérité.

" C'est drôle, cela fait 15 ans. Je paye l'addition. On ne doit pas toucher aux sentiments honnêtes. L'Alfa, c'est le signe. J'aurai du me méfier. Je suis à l'Oméga de payer. "

" Calmez-vous madame, je ne comprends pas de quoi vous parlez.

En fait, les traumatisés crâniens ont souvent une période de confusion, l'angoisse. Tant de stimuli physiques et psychologiques, il faut les épuiser. On confond tout, on débloque. Pour peu que le choc soit frontal, et on le devient frontal, excité et délirant. Il n'est pas facile de lancer une bouée à un angoissé qui se noie dans son délire.

" On va vous donner un calmant madame. "

C'est l'échec de la psychologie, on implore ainsi le dieu médicament. Les délires mystiques et martiens, il faut qu'ils aient de la gueule. A la fin on s'en lasse. Rares avaient été ceux qui m'avaient entraîné dans une écoute. A part un, qui d'une douleur thoracique, m'avait alpagué dans un foutu délire. Je l'avais lâché juste avant de monter dans la soucoupe de ses copains d'ailleurs. Je m'étais vraiment demandé si ce n'était pas vrai. Quand les infirmiers psychiatriques étaient venus le chercher, honteux je m'étais caché.

Par courtoisie, je m'enquérerais de l'alpha.

" Vous êtes féru de grec " lui demandais-je.

" Non, je parle de voiture, d'Alfa Roméo. "

" C'est à dire ? "

" Il faut que je vous raconte. "

Je m'assis alors, la tête un peu plus basse qu'elle, afin qu'ainsi, je puisse recueillir la sève de son récit.

Auparavant je lançais la porte du box à se claquer, nous assurant la paix du vacarme et l'intimité requise.

" Je vous écoute madame "

" Je ne suis pas d'ici, c'est la deuxième fois de ma vie d'ailleurs que je passe dans cette ville. Enfin, il y a 2 ans, j'ai acheté une voiture, une Alfa Roméo GTV. Je ne m'intéresse pas aux voitures d'habitude ? Mais je suis comédienne, et dans ce métier la superstition nous guide souvent. J'étais dans une passe de non-activité. Une amie alors vint à me prédire que mon bonheur viendrait d'un homme dont la vie était liée aux voitures. Quelques mois plus tard, je remportais l'un de mes plus beaux rôles, au théâtre. Une fois la saison achevée dans la capitale. La troupe se devait de combler la province. J'ai toujours été un peu sauvage. Non en vérité, je n'ai jamais aimé voyager en groupe. Un vieux réflexe d'aristo, mon père était prince russe. Enfin voilà j'ai décidé d'acheter avec mon cachet une voiture. Ce genre de machine n'a aucun attrait pour moi. Alors je me suis dit autant acheté une voiture de luxe. Par hasard, j'ai trouvé une annonce. "

" Une Alfa Roméo GTV ". Coupais-je.

" Oui, c'est cela. Il n'y a que les italiens pour vous habiller une mécanique d'un tel design. Le monsieur qui me l'a vendu était un collectionneur d'Alfa Roméo. Il est devenu mon compagnon de route. J'avais l'impression de l'avoir toujours connu ou attendu. Je l'aime, je l'aimerai toujours. Une fois ma tournée finie, nous avons vécu ensemble. Il est mort n'est-ce pas ? "

" Je ne sais pas madame. Peut être a-t-il était transféré dans un autre centre ".

Surtout tarir ses larmes, des fois il faut que l'être humain ne pense qu'à lui, égoïsme de survie, qu'elle se reprenne se regroupe. Ce petit mensonge, elle se le faisait aussi à elle, histoire d'happer encore un peu de ce bonheur. Nous étions complices de cet artifice, pour le petit espoir.

" Il y a, il y a deux semaines, nous avons décidé de participer à un rallye de voitures de prestiges anciennes. Nous en avons l'âge. Jean, c'était son nom, avait choisi de piloter sa plus belle Alfa, sa bertone 1750, vous connaissez ?, sans doute pas, c'est une voiture des années 1970s, une autre époque, un autre siècle. Quinze jours de plein bonheur. Et puis il y a eu ce virage sur la corniche. On roulait à vive allure, les vitres abaissées. Le goudron recrachait la chaleur d'une journée torride, apaisé par la fraîcheur de l'odeur de menthe poivrée. La voiture est partie, a glissé. Il y a eu le silence, le mouvement de ses bras pour récupérer. Le choc contre la rambarde, l'odeur d'essence la chute, le choc sur le tableau de bord, l'odeur de sang, son silence, Jean et pour la première fois, il ne me répondait plus. Alors tout m'est revenu. Il y a 15 ans. Cette fois-ci ce n'est pas moi qui le quittais, mon bel amant. Il me délaissait. "

" Que s'est-il passé il y a 15 ans "

Alors elle me raconta, la comédie del vie. Je compris l'Alfa, encaissais l'Oméga.

C'était une soirée de garde ou le destin avait souhaité me laisser en paix. Il calma alors l'orage des urgences. Je restais là à l'écouter. Je pensais à celui qu'elle avait laissé là après cette comédie, dans cette ville, il y tant d'années. Q'était-il devenu ? A 3 heures du matin, elle souhaite se reposer u peu. Cela lui avait fait du bien de parler, de se confier. Cette bride de nuit ne me combla que de vitesse, de voitures italiennes rouges, crissant sur des routes bleues d'envie.

Je l'avais laissé la dans ce lit, lui serrant la main, avant que de la quitter. J'aurais voulu qu'elle sente toute la chaleur que je lui offrais. Elle me donna le vert de ses yeux plus aqueux que jamais.

Le lendemain d'une garde les surrénales ont tellement craché que l'on a une dose d'adrénaline pour 24 heures de plus. Fatigué mais le corps surexcité, je repris le cours de ma vie.

La garde suivante, j'allais m'enquérir des nouvelles de la patiente du 3.

C'est mon collègue qui vint m'avertir de son décès.

" Mais de quoi ? "

" Hémorragie intra-cérébrale, cela a été rapide. Elle avait de toute façon un oedème intra-cérébral. Elle a rejoint son compagnon. "

" Quand ? "

" 24 heures après son admission. Au fait, elle t'a laissé une enveloppe. "

Cela m'a terrassé. J'aurais souhaité qu'elle reparte dans la vie, j'aurais souhaité la voir jouer sur scène.

J'ai regagné la chambre de garde, me suis assis. J'ai ouvert la lettre.

Il y avait une clé et une carte grise. Un mot écrit de façon appliquée :

" Jeune homme, merci de m'avoir écouté, au seuil de ma vie vous avez été mon confesseur. Je n'avais jamais parlé à quiconque de cette histoire. Je vous demanderai bien encore une chose. S'il est encore en vie, si vous pouviez le contacter, lui expliquer, m'excuser, lui dire que je crois avoir commencé à l'aimer. Il s'appelle J.M. voici l'adresse ou j'ai demeuré pendant les quinze jours de mon imposture, 60 bis allée des Amandiers X.

Je vous confie ma GTV. Ne vous laissez point gagner par le ravin.

Merci beaucoup. Madame V.I. "

J'ai mis ce message dans ma poche. Et j'y ai pensé toute la journée. Tout devenait secondaire, hors propos, voire inopportun.

Je tentais d'oublier. J'ai toujours pensé que notre mission s'arrêtait à la porte de l'hôpital.

J'ai rangé la clé dans un tiroir, et cette histoire dans ma mémoire. L'insouciance de la prime jeunesse est une formidable gomme à emmerde.

Mais tout ce qui est laissé en jachère finit toujours par pousser.

Une lettre vint à me le rappeler. Elle était peu banale cette missive. Du papier épais, pas du recyclé de bas étage. Elle était née dans la capitale. C'était une convocation notariale ayant trait à l'ouverture du testament de Mme V.I. J'étais vraiment la dernière des blettes, et le premier des moribonds. Pas reluisant du côté de l'honnêteté morale. J'avais quinze jours avant d'y aller ou peut être ignorer.

Je n'ai pas trouvé le numéro de téléphone de ce monsieur. Au fur et à mesure que j'élargissais la recherche, un vain sentiment m'envahissait, comme si tout cela était bien lointain et de peu de vraisemblance. J'ai fini par me déplacer. Il habitait un quartier populaire. La vie ne se sentait pas à l'aise dans ces rues. A l'adresse indiquée, son nom n'y figurait pas. J'étais rassuré. Mais la dette et puis cette histoire m'envahissait. J'étais le dernier relais de cette course à l'absurdité. Je suis rentré dans le premier troquet du coin. Après un alcool bien matinal, j'hasardais son nom. Il n'y eut que le ralentissement du vacarme de l'endroit. Puis tout repartit la petite chanson de la vie. Quelqu'un s'approcha alors de moi. Il avait l'haleine aillée, le foi chargé.

" Si c'est de J dont vous parlez, il est mort il y a quinze ans. Un accident sur la corniche. Il est mort avec sa poulette. C'était malheureux. Après tout cette tristesse, son père dans la marine, son frère et sa mère. Une famille qui s'éteint comme ça, c'est pas fameux. Voilà. Au plaisir, jeune homme. "

" Merci " répondis-je.

C'est bien ça la caractéristique de l'homme : mourir. De se barrer, sans régler leur affaire. Classé, réglé avec pour épitaphe " trop tard ".

J'ai toujours pensé que tout mérite sa peine. Imaginez-moi au volant d'une voiture, objet d'un marché, sans que ce dernier ait abouti. A vomir. Et puis un jour peut être je partirai an laissant une dernière commission à un de mes semblables. C'est peu cher payé l'éternité. Dans notre métier on voyait de trop vilaines choses pour ne pas y

participer de sa goutte.

Je partis donc au service des décès. On me demanda si j'étais de la famille.

" Non "

" Alors vous n'y avez pas accès ".

J'aurais pu lui raconter simplement, avec des mots confits de sincérité. Mais déjà, je sentais cette histoire mienne. J'allais laver ce torchon tout seul.

" Mort d'un accident de voiture. Z'avez qu'à chercher dans les rubriques chiens écrasés " me lança-t-il alors que je m'échappai.

Un jour plus tard, je me retrouvais au service des archives du journal local. L'année puis rubrique fait divers je me retrouvais alors devant cet article banal :

" Mort tragique de J.M et de Mme J.R, dans un accident de la route sur la corniche. Pas de rescapés ; la voiture aurait sans doute accusé le poids de son âge. Une vieille voiture, lâchage des freins. Lui retraité militaire, pensionné, elle sans profession. Le voisin confirmait du cynisme de la vie. Un amour tout frais encore tout chaud de l'aube, elle si joyeuse. La tragédie façon kinopanorama. "

Une photo montrait la jeune fille, et surtout le voisin, j'eus la certitude que ce voisin était Frédérique, grand maigre aux yeux bleus. Il s'appelait F.R.

Voilà l'histoire s'arrêtait.

Enfin presque l'année ou Mme V.I le quittait, il mourrait auprès de la voisine dont elle avait usurpé l'identité. Soyons bon ami avec Descartes, laissons tomber.

Quinze jours après, je montais à la capitale au rendez-vous notarié. Les bureaux sentaient la propriété, l'encaustique et le respect du bien. Je pensais que des gens avaient dû rentrer pauvres comme charlots et ressortir riche comme crésus. Le loto des patients, des acharnés du chrysanthème. A ma grande surprise j'étais seul. Le notaire ouvrit la pochette au grand turban, avec comme seul trace de son existence son nom tracé à la va vite au marqueur, Mme V.I.

" Cher monsieur " enfourna le notaire, signe qu'on en a.

" J'ai reçu un fax un jour avant la mort de Mme V.I ; Elle vous lègue comme bien sa voiture. Objet désigné sous le terme d'Alfa Roméo GTV ; Faites en bonne route ".

Celle-ci réside 120 Rue E. Je crois que vous avez les clés ? "

" Oui " répondis-je, " Mais Mme V.I n'a pas d'autre famille ? "

" Si mais si peu de biens, le reste devait hériter à Mr F.R. Malgré notre enquête, nous n'avons pu le situer. Il a quitté le pays il y a quinze ans pour les îles. Depuis plus de nouvelles. "

" Voilà le dossier est clos. Je vous raccompagne. "

Dans le train, qui est vraiment le seul endroit où l'on pense, une conviction me prit aux tripes : la bizarrerie des événements. Résumons, Mme V.I est contactée pour jouer l'amante de Mme J.R . Pourquoi, cela ne regarde que F.R ; Bien elle remplit admirablement son rôle. A son départ, Mr J.M meurt dans un accident de la route. Seul je gagerais pour le suicide. Mais pourquoi avec la voisine. Ou était-elle durant ces quinze jours ? Car c'est bien cela. Il lui avait demandé usurpé son identité pendant quinze jours jusqu'à sa mort.

Pendant un mois je ne pus me résoudre, à laisser tout choir. Je laissai la voiture, comme si je n'avais pas rempli le contrat.

Je partis voir à l'adresse de Mme J.R. Tout le monde avait déménagé.

En passant devant le coiffeur du quartier, je résolue de tondre ma tignasse. Cela bavassait pas mal, l'odeur du capillaire pousse à ce genre de gerbe verbal. Histoire de catalyser, je lança un :

" Excusez-moi,, connaissiez vous Mme J.R. "

" Ca me dit rien, vais demander à la patronne ".

Gravité et changement de ton. On pénétrait dans la mémoire alentour.

" Mme J.R, oui vous la connaissiez ? "

" C'était ma tante, quel malheur cet accident ! " répondis-je

" Si cela n'avait pas été cela elle s'en serait chargée. " Reprit-elle sure de son oracle.

" Pourquoi cela ? " relançais-je

" Oh vous savez votre tante avait des hauts et des bas. Enfin quel malheur, elle qui venait de trouver un gentil compagnon "

" Elle était dépressive ? "

" Oui c'est cela, sans vouloir la tâcher, elle avait déjà été hospitalisée pour cela. "

Voilà, le lendemain j'étais aux archives en psychiatrie. Je ne fus pas étonné de trouver son dossier. Elle avait été hospitalisée deux fois. Pour des dépressions sévères. Je parcourais le roman laconique d'une dépression ordinaire. Et puis je tombais sur cette demande d'une assurance vie. Le psychiatre répondait de façon favorable. "

Je téléphonais à cette assurance vie. Je mentis disant que je réalisais une étude sur les dépressions. Il parut intéressé et demanda s'il pouvait en avoir les résultats. Ce climat de confiance fit pleuvoir une pluie d'information.

1/ Un an avant sa mort, Mme J.R avait contracté une assurance vie, après le certificat positif de son psychiatre, elle avait pu prétendre à celle-ci.

2/ La somme engagée sortait de la norme. Le bénéficiaire devait recevoir aux alentours de 10 X.

Emporté par l'exultation des confidences, engagé qu'il pensait être dans le secret médical, il me jeta le 3/

3/ Mme J.R étant décédée de façon accidentelle, le bénéficiaire en la personne de Mr F.R toucha donc cette somme. "

La claque, merci monsieur et au revoir. KO total, envi de gueuler, la police, trop tard foutu, le vertige, les tripes liquides les couilles en purée. Surtout cette envie de vomir. Rien ne se perd tout se débîne à la vitesse grande

foutaise.

Résumons le dossier cher Docteur. Mme J.R dépressive notable, propre à se laisser guider tombe sur un charmant voisin, amateur d'îles. Un jour l'imprudente lui notifie son souhait de contracter une assurance vie. Ce n'est pas un meurtrier. Mais un jour, à bout de joie elle met fin à ses jours. Il veut profiter de cette situation. Faire penser à un accident. Un soir il la transporte dans sa voiture. Une vieille voiture prompte à tous les vices. Là quelquechose l'en empêche. Rencontre avec Mr J.M intéressé par cette voiture. Profiter de cette anicroche. La faire vivre un peu plus. Intervient Mme V.I, un homme sans avenir seul, tant pis le soir où elle repart, drogué Mr J.M est placé dans la voiture avec Mme J.R morte d'antan.

Une sordide affaire d'escroquerie à l'assurance, et ce lascar rentier à vie fuyant dans ses îles.

Fermez le ban, ouvrez les cœurs tendres.

Pas de preuves, peu de gens concernés, je n'ai pas répondu à la demande de Mme V.I. C'est la seule chose qui me chagrine. J'y pense souvent au volant de la GTV, m'en allant rouler sur cette corniche.

Mais voilà, cela fait dix ans.

La lâcheté, le ridicule m'ont été de bons conseils, silence et patience. Un jour, je partirai à la rencontre de Mme V.I, je la comblerai de cette vérité.

En attendant, je passe la sixième, accélérant toujours un peu plus dans ce virage surplombant la corniche d'un précipice bien charmant.

THIERY Gaëtan

Cet ebook de Policier est gratuit.

[Faites un commentaire qui sera envoyé à l'auteur, Cliquez ici](#)